



Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Séréna, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouche, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétreil

Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

De haut en bas

François Bon

DOI : 10.4000/books.pressenssib.1858

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : enssib2012

ISBN électronique : 9782375460245



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BON, François. *De haut en bas* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressenssib/1858>>. ISBN : 9782375460245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressenssib.1858>.

François Bon

Médiathèque François-Mitterrand, Poitiers

De haut en bas

Il faut commencer hors de la bibliothèque, dans la ville. Elle est finie, la splendeur des préfectures de province. Les enseignes sont les mêmes.

Les rocadés et autoroutes contournent sans s'arrêter. Le commerce s'est exilé dans les zones périphériques. Pourtant, sans l'hyper-centre, pas d'identité de la ville : il faut l'irriguer de ce dont il ne dispose plus lui-même.

Il y a quarante ans pile, les Dames de France étaient le commerce essentiel, là où une galerie assez triste semble trois fois trop grande pour la Fnac qu'elle abrite. Nous allions chez libraires et disquaires (il en reste, heureusement), mais le centre-ville doit s'imposer, là où autrefois tout y convergeait.

Ici, à Poitiers, il s'agit d'histoire : en face, le baptistère Sainte-Croix et son musée. En face, le délicat portail roman de Notre-Dame-La-Grande.

Plus loin, les ponctuations de la splendeur d'avant les hypermétropoles : où Poitiers a mangé Civray, Chauvigny et les autres, Nantes et Bordeaux ont partiellement mangé Poitiers – sans compter que Paris n'est qu'à une heure trente, et que les campagnes dépeuplées remplacent les fermes par des résidences secondaires. Pas possible de parler de la médiathèque de Poitiers sans ce grand panneau publicitaire du département de la Vienne, à toutes les haltes d'autoroute : vallée des Singes, parc à crocodiles, rafting et autres serpents, ou le Futuroscope du temps qu'on y croyait, au futur.

Cela veut dire quoi ? Que l'implantation même est militante, et le quotidien une lutte. Mais qu'elle ne concerne pas seulement le livre et la culture, et bien la question même du territoire, de la ville, de qui on est et pourquoi on vit là (ou qu'on en est parti, c'est mon cas).

C'est ainsi que j'apprécie le premier geste architectural de Laurent Beaudoin : la médiathèque s'encastre dans la vieille ville sans la rompre, fait partie inclusive du labyrinthe, ne touche pas aux petites rues, vient se loger même dans les toits. Des salles de lecture, à quatre mètres des vitres, la ville

médiévale recommence. Tout le contraire de ces bâtiments lancés partout sur nos villes comme par hélicoptères, faits pour être vus de loin : ainsi la bibliothèque aura trois façades fractionnées, même si chacune, dans la modestie de cette continuité imposée à même la ville, sera un hommage particulier à la rigueur du vieux maître le Corbusier.

Conséquence de tout cela : nous qui pratiquons ces rues et ces places, on les a dans les pieds. Il y a les cafés, les éventaires de bricole et bouquins en plein vent – où le centre-ville encore est société, s'est implantée, sur ce même chemin des pieds, la double entrée de la médiathèque, presque comme la porte discrète d'un bazar oriental. Ce n'est pas du dehors qu'il faut photographier la médiathèque. Conséquence : voir les arrêts de bus, là-haut à la fac, quand sonne la fin des cours : les étudiants habitent le centre-ville. Ce qui donne aussi une clé de cette présence sociale du bâtiment : être étudiant, on ne cesse de tenter de leur inculquer, c'est profiter de cette tranche particulière de vie pour ne pas s'en tenir à l'apprentissage didactique qu'on leur propose. La ville est ce qui déborde le travail qu'on leur donne, mais aussi le lieu où ils vont aborder ce dont nous avons proposé les pistes, mais pas le matériau – la « B.U. » y pourvoyant parfaitement. Proximité, lieu social de l'activité intellectuelle et, au fondement même, cette curiosité organique au travail intellectuel, qui est de trouver ce qu'on ne cherchait pas.

La médiathèque de Poitiers commence quand on y entre. Volume de cathédrale, mais cassé et structuré : notre activité intérieure aussi est labyrinthe, et pour oser se perdre dans le labyrinthe il faut le sentiment du tout. Frappe l'éclairage zénithal : bascule dans l'architecture, pour s'insérer dans la ville il fallait prendre la lumière ailleurs – au XIX^e on n'aurait pas su. Les puits de lumière qui trouent le toit de la médiathèque (je les verrai aussi du dessus, tout à l'heure), ont chacun un de leurs quatre pans peints d'une couleur primaire. Leur recombinaison divise et multiplie la lumière, à l'opposé du blafard qu'elle est, si on ne l'organise pas.

La lumière participant ainsi de la division de l'espace dans l'ensemble monobloc (ou l'éclairage électrique à iodure métallique

pour rester au plus près de cette lumière zénithale : comment justifier de ce surcroît de dépense ? – et pourtant...).

Restons à ce lien de la médiathèque à la ville. Ancrage symbolique par le fonds ancien, socle mémoriel de la communauté, et fonction ouverte – numérisation, catalogage, restauration, disponibilité aux chercheurs.

Mais le contraire d'un ancrage quand le personnel tourne pour prendre place aux banques d'accueil, la médiathèque un service et une présence décentralisée, pourtant jamais neutre : chargée de créer une attente ou un écart qui ne préexistent pas dans la demande des visiteurs.

Décentralisée : oui, quand le service inclut le portage à domicile, notamment pour les personnes âgées. On téléphone, on échange sur le livre souhaité, et la médiathèque se charge de la mise à disposition. Où, alors, est le lieu de la bibliothèque ? Oui, quand ces cartons qu'on aperçoit doivent rejoindre le centre pénitentiaire tout neuf, à Vivonne : trois grands secteurs de détention, donc trois bibliothécaires détenus recrutés et formés sur place, deux emplois à mi-temps côté médiathèque pour les dépôts, le soutien, la gestion.

Quand on entre à la médiathèque de Poitiers, mot latin et mot grec qui vous accueillent : *forum* et *agora* parce qu'on n'a rien trouvé de mieux depuis – fauteuils avec la presse en libre accès, bornes d'ordinateur, livres, films et disques en suggestion. Et ce n'est pas une zone de silence. Niveau rue, aussi, trois marches pour entrer dans l'auditorium souterrain (j'y ai souvent fait des rencontres, des ateliers, mais je n'aime pas trop ce côté linéaire des rangées de fauteuil, le lourd mobilier de l'estrade, et préfère nettement, à trois cents mètres, la coupole de l'ancien planétarium – mais est-ce que ce n'est pas nous qui avons évolué quant à ce que nous demandons à ces espaces ?), mis à disposition de la communauté par la médiathèque, encore une flèche exogène dans l'activité. L'autre entrée : la banque de prêt de l'artothèque, 2 œuvres à la fois, parmi 600, pour 8 semaines chez vous. Niveau rue aussi, cette fois zone silence et lourde porte, une autre caractéristique importante de Poitiers : relier la fonction « savante » et patrimoniale de

l'établissement à sa présence publique : une salle Moyen Âge où la spécialisation de l'établissement est aussi un espace « grand public », et la salle de consultation des livres du fonds ancien et du patrimoine (sa série de lampes alignées, aussi inamovible et aussi immobile qu'un rituel d'abbaye, mais visible de la rue : concentration garantie, mais pas coupée du temps). Ainsi, le travail de conservation se donne littéralement pignon sur rue – il y aurait eu d'autres choix fonctionnels, le choix est bien d'abord symbolique.

Mais la médiathèque commence pour moi par l'usage que j'en ai, les tables de la salle de lecture, lumière et diversité des silhouettes, chacun dans son monde, et quand presque un tiers des usagers sont les étudiants de la ville c'est contagieux : on se retrouve avec un peu de leur âge et nos propres souvenirs, dans le coin où l'on s'installe.

J'aime ce mot, *s'installer*, pour la pause même brève dans une bibliothèque.

J'aime considérer qu'une place soit mienne. J'aime à y apporter telle et telle ressource en affinité avec mon travail du moment, ou ma distraction du moment, quitte à ne pas les parcourir toutes. La quantité de ce que propose une bibliothèque, vous la refaites à votre échelle individuelle, puisque c'est permis, et qu'on n'a même pas à ranger soi-même.

Désormais, Internet est pour moi ce lieu de ressources, je le demande moins aux livres. Dans ma récente année à Québec, où nous n'avions emporté qu'une malle de livres, j'étais souvent à la bibliothèque Gabrielle-Roy, et c'était souvent aussi dans les heures vides du dimanche (elle bruissait, le dimanche) ou dans ces heures du soir où on va à la rencontre de la ville, où on fuit la table de travail : là-bas cela fermait à 21 h 30 tous les jours, et une fois par semaine on y faisait atelier d'écriture.

Non pour dévier, mais parce que les questions sont les mêmes. Ainsi, j'ai plus que rarement emprunté un livre, même dans ce voisinage immédiat d'une médiathèque de taille sensiblement équivalente à celle de Poitiers. La médiathèque pour y être, et non comme banque de prêt.

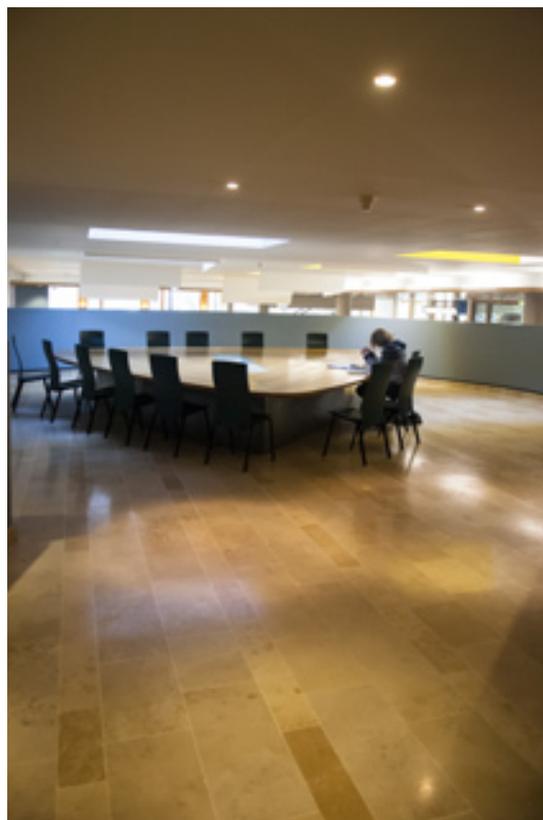
Dans la médiathèque de Poitiers, quand on s'acclimate, c'est ce fractionnement de l'espace sous puits de lumière qui est le premier signe. Passé le *forum agora* de l'entrée, il n'y a plus une bibliothèque, mais un jeu complexe d'espaces. On peut s'y perdre, peu importe, la rampe en trois longs pans triangulaires qui structure l'espace vous ramènera toujours au point central.

Tout en haut, comme pendu sous le toit, en suspens sur les deux étages du hall, un espace avec une table triangulaire tout aussi inamovible, l'espace Gilles-Deleuze (qui mourut en se jetant de sa fenêtre, difficile de n'y pas penser dans cette salle sans cloison, suspendue). On y ferait bien des rencontres ou lectures, à une trentaine de personnes, si l'acoustique s'y prêtait. J'y ai rarement vu du monde, sinon de la façon dont enfant on se plaçait dans la toupie au centre du manège, pour être vraiment seul jusqu'au vertige. Voilà le type même de bonne idée apparente qui n'engendre pas d'usage, mais ce n'est pas prédictible.

Alors qu'on redescend, et qu'on longe la salle de littérature (désolé, j'ai peu regardé les livres, mais à la banque retour j'ai aperçu des Jaccottet et des Jabès, et du coup j'aurais tellement voulu voir qui venait de les rapporter), voilà le «salon de lecture» – mot bien bourgeois pour un lieu aussi social. Éclairage zénithal : un large pan oblique de verre découpe les nuages, lumière blanche et solaire. Pourtant, nous sommes dans un cube avec galerie. Je retrouve le même mobilier d'étagères, rampes et balustrades que je connais à la bibliothèque de l'école des Beaux-Arts, à Paris, une de celles où j'aime à me glisser une paire d'heures, même si depuis longtemps je n'interviens plus dans l'école. Explication suit : mobilier qui vient de l'ancienne bibliothèque de la ville, et qu'on a voulu garder comme continuité, signe et transmission. Sous la galerie, des découpures blanches comme les murs et la lumière : un carton avec le mot «poésie» et deux étagères et demie d'une sélection qui est loin de remplir les vides.

Alors, oui, la suggestion d'en prendre un et de s'asseoir ici (pas de table, juste des canapés et fauteuils) fonctionne comme incitation.







La bibliothèque, pour lire assis à une table ? Tant d'écrivains ont écrit debout à leur lutrin, comme Rilke et Victor Hugo, ou Baudelaire qui se refusait à avoir une table chez lui. Souvenir du texte de 1927 de Walter Benjamin, dans *Sens unique*, où il parle de ces variations dans le temps : l'oblique du Moyen Âge, l'horizontale de l'imprimerie, la verticale du journal. Tout au long des livres, en surplomb du hall d'entrée (l'importance de ce lien direct au ventre de circulation et répartition des espaces), une planche oblique et ses tabourets de bar. Je me suis souvent perché sur des tabourets de mange-vite, avec vitrine sur rue, pour une heure d'écriture dense avec café en gobelet. Peut-être un jour devra-t-on remplacer la longue rampe-lutrin par une planche de bar à l'horizontale qui permettra, sur les mêmes tabourets, dans le même voisinage des livres, de s'y poser avec son ordinateur.

Parce qu'ils sont là, les ordinateurs. Dans ce nœud vital du premier étage, à l'intersection de trois espaces majeurs : les livres de fiction, le recoin fanzine et bande-dessinée, les livres non-fiction. Notez que je n'emploie pas littérature pour la seule fiction et essais et documents pour la seule non-fiction. Les bibliothèques savent envoyer valser les catégories, malgré leurs découpages Dewey et autres joyeusetés. Je dirais même qu'elles prennent souvent les devants pour éclater les catégories convenues, à la société de suivre. Ici, ne cherchez pas de lecture « ado » : ne pas isoler collections « adultes » des collections « ado » c'est faire honneur à leur curiosité. Et cela n'empêche pas, par contre, qu'ils aient des espaces privilégiés, dont la décoration tranche avec l'espace commun.

De même, quand on y descend, comment qualifier l'espace enfants ?

Vaste espace sans rupture, avec des coins et recoins ras du sol tant qu'il en faut. Là aussi, l'important, c'est le lien avec le volume pris globalement : la bibliothèque des grands est au-dessus de vous, mais vous n'en êtes pas séparé. Autre signe : les colonnes et vestiges de la Poitiers antique, exhumés lors de la construction, induisent une continuité du temps, le bâtiment neuf intégrant en lui-même, à l'âge de la lecture

maternelle, le témoignage ancien. Ainsi, en Mésopotamie, les particuliers installaient un clou de fer dans le socle de leur maison d'argile, pour signifier leur droit et leur accroche à la terre – et dans le palais du roi, c'est une maquette en argile de la ville qu'on installait pour cette même fonction. Ce n'est pas dans toutes les villes qu'une médiathèque neuve peut se le permettre, ni dans les annexes de quartier de la médiathèque. Et donc, les ados ne sont pas chez les enfants, et ne forment pas une catégorie qui les séparerait de la littérature adulte. Allez dans les livres, c'est à eux d'avoir votre âge. Ce signe de confiance est un régal en soi.

Ma propension personnelle, dans les bibliothèques, est de m'installer dans les territoires du savoir et de la non-fiction. Et quand je vais côté récits, poésie et roman c'est plutôt pour les essais et biographies. Cela correspond à mon itinéraire de lecture, et au besoin, s'il s'agit de fiction, que le livre soit une possession personnelle, au moins le temps de la lecture.

Et puis l'âge (retour à la question ado) : la curiosité vers les savoirs est un travail permanent, et pour la fiction on a tendance à relire les mêmes livres. Toujours accepter, d'une bibliothèque, qu'elle se compose depuis la somme de demandes divergentes et chacune légitime.

Leur métier ne doit pas être facile (mais si l'exercice en est collectif, accompagner cette divergence devient aussi possible), s'il faut respecter cette demande hétérogène, et la bousculer en même temps – comme en annulant l'existence d'un territoire ado spécifique.

À Québec, où c'est entré dans les mœurs, je me demandais à quoi pouvait penser l'agent d'accueil, avec devant lui les huit écrans avec gens lisant, l'image basculant d'une caméra l'autre. Ici à Poitiers il y a aussi ces caméras dans les salles. Peut-on lire les lignes des livres que lisent les usagers ? Bien sûr que non, mais moi quand je lis j'aime bien que ce soit un rapport secret, je n'aime pas être observé : j'aime les bibliothèques pour le droit qu'elles vous accordent d'être seul – mais cette question des caméras dépasse l'horizon Poitiers.

De même, en bibliothèque que les gens sur les ordinateurs tournent le dos à qui surveille la salle, et eux-mêmes par le fait : pourtant l'écran aussi est d'une intimité. Je préfère venir avec mon portable. Et comment, me connectant depuis ma place choisie dans ces espaces fractionnés au long des trois façades, j'ignorerais les propositions et suggestions du lieu qui m'accueille ? La possibilité de médiation numérique, dans un établissement comme celui-ci, est liée à l'offre qui vous est faite d'accéder à toutes les ressources que vous souhaitez. Ici, de plus, l'accès aux ordinateurs (74 pour l'ensemble du réseau des médiathèques : l'impression qu'ici, dans la médiathèque principale, on doublerait le nombre de postes qu'ils seraient occupés pareillement) ne suppose même pas d'inscription préliminaire à la bibliothèque : geste pareillement lié à intimité et liberté.

Comment échapper à la fascination d'un fonds ancien ? La langue poitevine est de formation plus ancienne que la française. C'est à Fontenay-le-Comte que fut inventée l'algèbre, et on sait le rayonnement pris au temps de Rabelais, ou comment Agrippa d'Aubigné fut le premier à installer près d'ici, en son bastion huguenot, une presse à imprimer. Mais ce qui m'émerveille, c'est peut-être moins les livres en eux-mêmes que le fait, maintenant que nous avons à nouveau à les interroger dans leur fondation même, de leur propre invention.

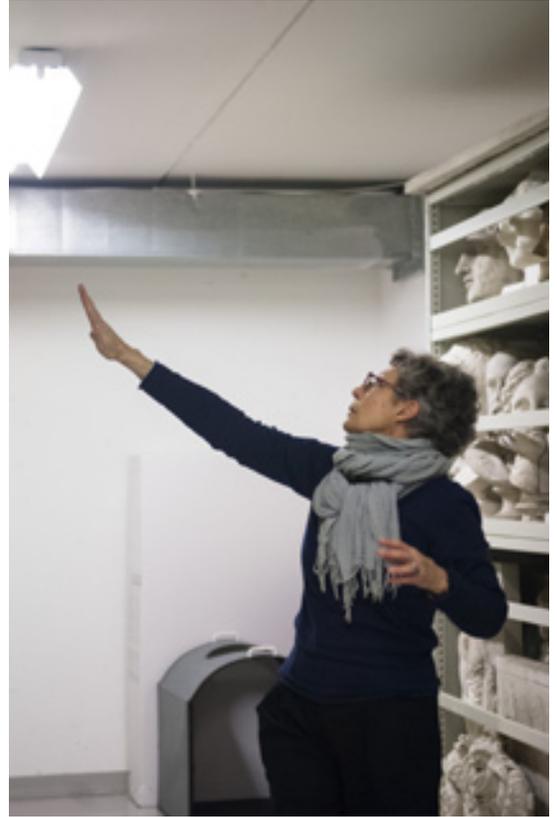
Ces livres d'Heures sont des mondes. Et dans cette *Vie de Sainte-Radegonde* du XIII^e siècle on voit encore les traits à la pointe sèche par lesquels le copiste a réglé sa page, rien n'a affaibli l'éclat rouge minium des encres. Et cet herbier sur parchemin, ou cette cosmographie animée du XVI^e siècle. En prenant la charge de ces trésors qui sont comme le socle de l'ensemble (tout le deuxième sous-sol), c'est de la continuité du présent qu'on témoigne. Banalité de le dire : moins banal le fait que les peintures qui donnent une telle intensité très douce aux lumières intérieures, en jouant sans

cesse de leur complémentarité, soient précisément celles des enluminures du vieux et précieux livre d'Heures. Et Richard Texier, à qui on a donné carte blanche pour dessiner sur les murs, a joué en grand peintre de cet écart et de sa signification. Peu de médiathèques récentes ont osé ainsi s'écarter de la fonctionnalité neutre du moderne, on se plante ou on réussit, avec Texier et Beaudouin ça a marché. Et moi combien de fois je suis venu ici m'asseoir sans savoir que ces jeux de couleurs venaient de l'an 1100, et du copiste anonyme illustrant comment sainte Radegonde délivre du démon la possédée Faifrède (elle sauve aussi le pêcheur Floreius, guérit l'aveugle Bella et ressuscite quelques morts) ?

Je découvre, dans l'hygrométrie et l'éclairage contrôlés de la « salle précieuse », où on prend les livres en gants blancs, comment aujourd'hui on les enferme plutôt dans un étui de carton – à la façon autrefois des Romains (mais du carton « neutre »). Et comme tous les fonds, l'histoire de celui-ci est à l'image des secousses de l'histoire, des abbayes détruites, ou de ce conservateur indélicat, qui au XIX^e siècle a vendu le fonds à tour de bras, livres ensuite rachetés quand on les a retrouvés. Mais quelle belle pesanteur ces cinq cent mille titres, et comme vous glissez tout naturellement vers ce magnifique Buffon. Il y a des tenseurs, fonds La Mauvinière, fonds Jean-Richard Bloch, mais aussi ces allées sombres, qui terminent par des dépôts encore à inventorier, dans de beaux cartons tout simples des vins d'ici. La bibliothèque s'est aussi chargée des « éphémères », ces myriades de publication qui ne cherchaient la pérennité qu'on leur offre (mais amorcent une question qui revient au premier plan pour les archives numériques de nos blogs). Elle est en charge aussi du dépôt légal régional, et quand je descends vers Charroux et Civray ce sont toutes nos chroniques de village qui s'empilent, avec leurs sorciers et leurs mystères criminels. Fonds vivant, avec acquisitions et numérisation : que s'y joue-t-il de nous-mêmes ? On rêve d'une vie où on pourrait explorer à sa guise, on sait qu'on n'en aura pas le loisir et pourtant.

Je n'avais pas idée de la *machine* qu'est une médiathèque. On s'en doute pour un hôpital, pour les conditions de sécurité dans un lycée. Mais ici que transitent deux cent mille personnes chaque année (autant que de visiteurs à l'abbaye de Fontevraud, où j'interviens en ce moment), il y a les mêmes coulisses que dans un théâtre? Sans ce texte je n'aurais pas eu droit d'entrée dans cette salle sans fenêtre, près du grand rideau de fer qui permet l'accès rue aux camions (comme dans un théâtre, ou dans cette étrange rue qui troue par-dessous la BnF), où une équipe de jeunes gars décontractés, environnés d'ordinateurs et d'écran, règle les températures, les éclairages, les accès et éventuelles intrusions. Ça vous intéresse? Eh bien on vous y emmène. Centrale d'air, 11 000 m³ par heure: et ça vous emporte combien de lettres parmi celles que vous avez lues, combien de rêves pendant que vous aviez les yeux au-dessus de votre livre? Posé sur le toit, un générateur de secours, à même cette «terrasse technique» qui est comme la respiration du bâtiment, avec ses invisibles chaudières à gaz (deux, de 450 kilowatts chacune), son système de réfrigération et son réservoir de 20 m³ d'eau. Mais, dans les souterrains qui prolongent le fonds ancien, une série de portes bien protégées: l'EDF a ici le transformateur de sa «boucle de quartier» – n'en encombrons pas ce texte, mais combien, ô combien, nous souhaiterions pour nos fictions et récits cette vieille imbrication de la littérature aux rouages du monde, du temps d'avant qu'on la relègue au «culturel», et tout simplement oui, après cette visite j'ai perçu autrement ces heures en suspension qu'on a ici, dans les dix ou douze bulles aux tables claires, séparées par des rayons de livres ou documents, où on choisit de s'asseoir pour le rendez-vous avec soi-même.

Est-ce que c'est le moment alors, pour rester sur cette notion d'espace, d'interroger la bibliothèque comme espace vide? Ne pas venir ici pour l'encombrement mais, au contraire, parce que dans la ville on nous propose un volume, avec du silence, de la distance ou de la lumière, qui permet l'échange (à plusieurs, on a le droit de parler, les lieux silencieux sont désignés) ou l'écart? Que, dans cet écart, la présence de la





ville, ses toits, ses volumes imbriqués, sa présence, reste aussi décisive que le sont, sous nos pieds ou dans les rayons, les livres et documents qui témoignent que notre travail peut lui aussi être destiné à circulation et partage, y compris lorsque c'est par l'ordinateur que s'établit la lecture ?

Alors compte, dans la politique d'achat, disponibilité et présence, qu'on ne propose pas un espace saturé, mais que la médiation du bibliothécaire soit dans ce choix même, de l'immédiatement présent.

Ils sont 130 dans le réseau des médiathèques Poitiers, dont 94 ici même (dont 21 pour la technique et l'administratif). Combien en aurez-vous aperçu, dans les deux heures que vous serez venu y passer ? On vous laisse faire, quand bien même vous savez qu'en cas de besoin il y a toujours du monde aux banques d'accueil. Et pas pour passer devant le scanner le code-barres de ce que vous empruntez, ça on s'en débrouille tout seul. Poitiers n'est pas une « grande » ville comme Nantes, Nice, ou Bordeaux : seulement ce tissu vivant qui fait notre pays, précisément parce qu'on peut y rester et y travailler. On a parlé d'un lieu « suréquipé », parce que ce niveau d'établissement coïncide avec celui des villes de taille supérieure. Mais les 14 000 inscrits, ils en pensent quoi, du « suréquipé » ? En sport, ou dans le domaine du spectacle, ce serait parfaitement respecté, qu'une ville joue en division 1. Je dis simplement ceci, et gravement : un lieu réussi, et qui en fait la preuve à quinze ans de son ouverture, aide à poser les questions qui comptent, qui nous sont vitales, et débordent la seule question du livre pour poser le statut collectif du travail intellectuel, toutes disciplines confondues, les fait respirer avec le culturel, et en permet à la fois l'exercice le plus singulier, et la transmission la plus large, la plus humble. Je suis reconnaissant à cette médiathèque de ce qu'on s'y sente bien. C'est très simple, c'est beaucoup.

Avril-mai 2012

Ci-contre Annales d'Aquitaine de Jean Bouchet Les Annales d'Aquitaine faitz et gestes en sommaire des roys de France et d'Angleterre et des pays de Naples et de Milan. Nouvelleme[n]t corrigées avec aucunes addicions de la duche de Bourgongne et comte de Flandres/[Jehan Bouchet]. – Et sont a ve[n]dre a Paris [...] et a Poitiers : par Enguilbert de Marnef; Et a l'imprimerie a la Celle et devant les Cordeliers : par Jacques Bouchet, [1525]. Cote: BM 73